Ami du Clergé du 20 janvier 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — VIII. *5e Dimanche après l'Epiphanie* : Jésus Sauveur et Sagesse infinie, 17.

Les Sacrements. — II. Les sacrements ne sont pas des gestes superstitieux, 18.

A l'école des Saints. — I. *Conversion de S. Paul* (25 janvier) : Le zèle pour la conversion des pécheurs, 20. — II. *S. François de Sales* (29 janvier) : Bienheureux les doux..., 21. — III. *S. Jean Bosco* (30 janvier) : Le zélateur de Marie Auxiliatrice, 23.

DOMINICALES LITURGIQUES

VIII

5e Dimanche après l'Epiphanie

JÉSUS SAUVEUR ET SAGESSE INFINIE

Mes frères,

« Nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, a écrit Pascal. Sans ce Médiateur est ôtée toute communication avec Dieu. Par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, on prouve Dieu et on enseigne la morale et la doctrine. » La valeur de son témoignage est unique, puisqu'il est un témoignage divin. « Mon Dieu, je crois toutes les vérités que vous avez révélées et que vous nous enseignez par votre Eglise, parce que vous ne pouvez ni vous tromper ni nous tromper. »

La morale qu'enseigne la vraie religion consiste essentiellement dans l'imitation de la vie de Jésus.

Pour l'imiter, il faut le connaître et surtout l'aimer. Le regarder pour reproduire en nous les traits de sa personne adorable comme celle d'un héros ou d'un personnage qu'on admire serait une imitation conçue selon des vues humaines. Nous devons évidemment nous efforcer de le comprendre et de modeler nos actes sur les siens, mais seul l'Esprit-Saint est capable de reproduire en nous la véritable image du Fils. L'imitation de Jésus est d'ordre surnaturel.

C'est donc dans la prière, et en premier lieu dans la prière liturgique, fondée sur la foi et vivifiée par l'amour, que, contemplant les mystères du Christ, nous offrons nos âmes à l'action de l'Esprit-Saint, pour qu'il les illumine et les façonne à la divine ressemblance.

Le mystère du Christ, redisons-le en ce 5e dimanche, est le mystère d'un Dieu caché, qui règne précisément par l'action de son humilité.

I. — « *Vous êtes un Dieu caché !* »

O Sauveur du monde, vous pouviez apparaître dans la gloire et dans la puissance réalisant aux yeux de tout votre peuple dans l'attente le Royaume annoncé par tant de prophètes. Après Bethléem et son humble crèche, voici Jérusalem et son Temple. Ce temple merveilleux est le sien ; il a lui-même fixé tous les détails des rites et des sacrifices. Cet Enfant porté par une jeune Vierge est le Seigneur, le Roi des rois... Mais ce Roi n'a aucune suite de serviteurs. Les grands personnages ne le remarquent pas. Son offrande ne sera pas l'agneau des riches, mais les colombes, sacrifice des indigents. Le Sauveur promis au monde, la Lumière des nations vient dans son temple en Dieu caché. *Deus absconditus.*

Mais Jésus, le Dieu Sauveur, s'offre à son Père pour l'humanité, comme il l'a fait déjà au moment de l'Incarnation. Du sacrifice qui sera consommé sur le Calvaire, voici déjà l'offertoire. Il est donné à Dieu. *Sanctum Domino vocabitur.*

Action toute simple, en apparence. Mais, en réalité, Dieu reçoit en ce jour infiniment plus de gloire qu'il n'en a reçu jusque là dans son temple par tous les sacrifices de l'Ancienne Loi. Car c'est son Fils qui s'offre et qui offre lui-même des hommages infinis d'adoration, d'action de grâces, d'expiation, de supplication. Toute la cour céleste s'en réjouit.

Adorate Deum, omnes Angeli ejus. Oui, adorez votre Dieu, vous tous, ses Anges...

Et glorifiez aussi votre Reine. Car c'est par les mains de la Vierge pleine de grâce que cette offrande est présentée. Avec quelle foi, quel amour, quels sentiments d'union profonde à la Victime divine ! Voilà pourquoi Marie qui présente les prémices du futur sacrifice aura une si grande part à l'œuvre de notre rédemption. « Votre âme sera percée d'un glaive » (Luc, II).

Modèle des prêtres, modèle des communiants, Marie « conservait toutes choses dans son cœur » ; mais, dès ce moment, elle associait son cœur, sa vie à la Passion de son Fils : et au pied de la croix, elle sera debout, offrant son Fils pour nous. Cela se passait dans le temple immense, merveilleux... Mais la grandeur du Seigneur n'apparaissait pas aux yeux de la foule affairée, bruyante. Dans ce groupe d'humbles gens silencieux, recueillis, plongés dans une ardente prière, s'accomplissait le Salut du monde...

II. — *Dans l'Eglise, famille spirituelle*

Un jour que Jésus parlait au peuple, rapporte S. Matthieu (XII, 46, 50) « sa mère et ses frères » (ses cousins) étaient dehors, cherchant à lui parler. Quelqu'un lui dit : « Voici votre mère et vos frères qui sont là, dehors, et ils cherchent à vous parler. — Jésus répondit : Qui est ma mère et qui sont mes frères ? Et étendant la main vers ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur et ma mère. »

Ainsi sont précisées par la bouche du Fils de Dieu lui-même les relations qu'il est venu établir avec ses disciples. Vous ne serez pas satisfaits, chrétiens, pas plus que Dieu ne le serait, d'une prière qui vous prosternerait seulement dans la poussière, humbles adorateurs de la majesté de Dieu. Vous établirez, vous resserrerez avec lui des liens intimes d'amour : Dieu est Père. Vous êtes ses fils. Pour Jésus, vous serez réellement, affectueusement, des frères, des sœurs qui aiment sa compagnie, sa conversation, s'efforcent de lui plaire, de lui gagner des cœurs pour qu'il soit aimé.

Familiam tuam... « Veillez, Seigneur, avec une tendresse constante sur votre famille, et puisqu'elle s'appuie sur la seule espérance de votre grâce céleste, faites qu'elle jouisse du secours assidu de votre protection. Par J.-C. N.-S. votre Fils... » *(Collecte).*

A l'égard de tous les membres de l'immense famille du Père céleste vous nourrirez les sentiments de charité, de patience, de miséricorde auxquels tous reconnaîtront que vous êtes les disciples de l'Amour incarné *(Epître)*.

Mais un autre sentiment caractérise aussi les disciples du Chrrist : c'est l'inaltérable confiance en sa présence vivante et agissante au milieu des siens. Dans le champ du Père, l'ivraie paraît et grandit avec le blé. Des serviteurs d'esprit irréfléchi voudraient tout de suite la faire radicalement disparaître. « Non, dit le Maître. Patience. Il est à craindre qu'en ramassant l'ivraie, vous n'arrachiez en même temps le froment avec elle. Laissez-les croître tous les deux jusqu'à la moisson... »

Nous voudrions voir tout de suite, *in tempore hoc*, le triomphe terrestre de notre Roi. Nous oublions parfois qu'il est le Dieu caché. *Vere tu es Deus absconditus...* le Dieu qui domine de si haut les événements de ce monde, patient, parce qu'il est éternel ; et qu'en attendant l'heure de la moisson, il n'est demandé aux ouvriers que de travailler dans la confiance que le soleil vient à son heure et aussi la pluie.

« Il ne nous est pas permis de nous poser en triomphateurs », remarque le P. Lagrange. Il est assez glorieux sur terre d'être des combattants jamais vaincus. Au temps actuel où les remous d'une mer furieuse battent les flancs du navire « Eglise », qu'il nous suffise de savoir que Jésus est présent. « L'Eglise ne se laisse pas engloutir. Elle surmonte le raz-de-marée. La nef divine, une fois de plus, justifie son nom : elle flotte,... elle est arche quand il le faut. Et c'est avec une confiance héroïque qu'elle adresse à son divin Pilote cet appel : *Duc in altum* » (P. Claudel).

Elle prie pour ses persécuteurs : c'est sa vengeance. Elle leur survit toujours : c'est sa victoire assurée.

III. — *Dans les lettres divines*

L'Eglise ne cesse, en sa liturgie, de mettre sous les yeux de ses enfants, pour qu'ils s'en nourrissent et que, devenus lumières, ils éclairent leurs frères, le Message de Dieu. Elle partage, en effet, le souci, l'inquiétude du Bon Pasteur à l'égard des brebis égarées. Elle les convie toutes aux sources du Sauveur.

« Mes délices sont d'être avec les fils des hommes. Ecoutez-moi donc, ô mes fils. Bienheureux ceux qui gardent mes voies. Ecoutez pour apprendre la sagesse et devenir sages vous-mêmes... Heureux l'homme qui m'écoute, qui veille chaque jour à mes portes, qui tient les yeux fixés sur elles. Qui me trouvera, trouvera la vie et goûtera le salut qui vient du Seigneur. » Ainsi parle la Sagesse éternelle au livre des Proverbes (viii, 32-35).

Cependant, même sous le « sacrement » de l'Ecriture, Dieu demeure un Dieu caché, pour certains du moins : « Je vous bénis, Père, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et vous les avez révélées aux petits. » C'est avec un cœur humble, détaché de soi et de la vaine science qu'il faut recevoir le message de la vraie Science : celle de Dieu. « Dieu de Jésus-Christ, non des philosophes et des savants. Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Evanile » (Pascal). Bienheureux les pauvres en esprit d'orgueil, en vanité : à ceux-là appartient le Royaume. « Je n'ai pas besoin de grandir ; il faut au contraire que je reste petit, que je le devienne de plus en plus. O mon Dieu, vous avez dépassé mon attente et moi je veux chanter vos miséricordes ! » Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus avait découvert la manne cachée. *Vere Deus absconditus.*

* *

Le monde méprise les imitateurs de J.-C. Dieu, dans sa sagesse, veut par là les associer à la vie cachée de Jésus, jusqu'à ce que la vérité triomphe.

« Je ne veux point paraître quand mon Sauveur ne paraîtra pas, écrit Bossuet [1]. Je ne veux de gloire qu'avec lui ; tant qu'il sera caché, je le veux être : car si j'ai quelque gloire pendant que la sienne est encore cachée en Dieu, elle est fausse, et je n'en veux point, puisque mon Sauveur la méprise et ne la veut pas. Quand Jésus-Christ paraîtra, je veux paraître ; parce que J.-C. paraîtra en moi. *Ubi sum ego, illic et minister meus.*

« Allez au pied de l'autel. Contemplez Jésus dans ce sacrement où il se cache. Demeurez-y en silence ; ne lui dites rien : regardez-le et attendez qu'il vous parle ; et jusqu'à tant qu'il vous dise dans le fond du cœur : Tu le vois, je suis mort ici, et ma vie est cachée en Dieu jusqu'à ce que je paraisse en ma gloire pour juger le monde. Cache-toi donc en Dieu avec moi ; et ne songe point à paraître que je ne paraisse. Si tu es seul, je serai ta compagnie ; si tu es faible, je serai ta force ; si tu es pauvre, je serai ton trésor ; si tu as faim, je serai ta nourriture ; si tu es affligé, je serai ta consolation et ta joie ; si tu es dans l'ennui, je serai ton goût ; si tu es dans la défaillance, je serai ton soutien : *Je suis à la porte et je frappe... celui qui m'ouvre, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi :* mais je ne veux point de tiers, ni autre que lui et moi. Et je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie, qui est dans le paradis de mon Dieu, avec la manne cachée, dont nul ne connaît le goût, sinon celui qui la reçoit. Ainsi soit-il, ô Jésus, Sagesse éternelle. »

LES SACREMENTS

II

LES SACREMENTS NE SONT PAS DES GESTES SUPERSTITIEUX

Mes frères,

En face des sacrements, certains se récrient : « Eh quoi ! un peu d'eau, un peu d'huile, un peu de pain, quelques paroles et voilà la vie divine qui pénètre dans un homme ! Laissez-moi rire — ou plutôt nous attrister — de voir une religion « en esprit et en vérité » revenir à des rites magiques, à des formules superstitieuses. De grâce, ne matérialisez pas ainsi nos relations avec Dieu ! Dieu n'a nullement besoin de ces moyens grossiers pour nous communiquer sa Vie. Il est infiniment plus digne de lui d'atteindre directement nos âmes. »

I. — *A travers le corps nous atteignons l'esprit*

De prime abord, ces réflexions semblent justes. Cependant, gardons notre sang-froid et regardons un peu comment les choses se passent autour de nous. Parlant de votre chien, vous me dites : « Regardez

[1] Discours sur la vie cachée en Dieu.

comme Black est fidèle, comme il est content, comme il a peur ! » Pour formuler ces appréciations, il vous a suffi d'examiner le regard de votre chien ou ses mouvements. Avez-vous songé à ce que ces formules courantes cachent de mystérieux ? Comment la *matière* (des yeux, un corps) peut-elle être contente, avoir peur, être fidèle ? Tout simplement la peur, la joie, la fidélité, ce *quelque chose qui est presque du spirituel chez l'animal,* a eu besoin de la matière pour s'exprimer, et *s'est exprimé finalement à travers la matière.*

C'est encore bien plus vrai chez l'homme. Voici deux individus qui ont été séparés durant des années par une inimitié profonde. Un jour, l'un d'eux, demandant pardon, tend humblement sa main à l'autre qui la sert chaleureusement. Physiologiquement, c'est peu de chose ce contact de deux mains, c'est-à-dire de deux fragments de *matière* organisés en mains humaines. Et pourtant, en cette circonstance, il se passe quelque chose de considérable. En prenant la main de son semblable, l'homme ne touche pas seulement la chair de celui-là, ses phalanges plus ou moins souples, sa paume plus ou moins calleuse. Plus que cela, il saisit dans cette main la personnalité spirituelle de son semblable : son pardon, son affection, son dévouement, sa fidélité. Tout ce qui, en cet instant, est vivant dans l'esprit de cet homme, devient vraiment sa propriété.

Dans le même ordre d'idées, songez aux formules usitées : « tenir à la main d'une femme, solliciter sa main ». En d'autres termes, *chez l'homme, le spirituel s'exprime à travers la matière,* à travers le corps. Les lois qui gouvernent toute notre vie humaine interdisent à notre âme de s'adresser directement à l'âme d'autrui et l'obligent à s'exprimer par le corps qui lui est substantiellement uni pour constituer l'homme. C'est, en définitive, par son corps que je parviendrai à connaître quelque chose de la vie mystérieuse de l'âme de mon semblable ; c'est au moyen de la matière que les hommes pourront se faire signe et dévoiler quelque chose de leur vie intellectuelle ou affective.

II. — *Jésus a « consacré » la matière*

Or, Dieu a voulu — nous le disions dans notre 1re causerie — introduire dans notre monde une vie nouvelle, sa propre Vie divine. Comment s'étonner alors qu'il ait voulu respecter ces lois de notre nature humaine ? Il a commencé, je vous le disais également, à se rendre visible à nos yeux de chair dans un corps humain. Mais comprenez aujourd'hui ce qui se passait quand Jésus-Christ donnait sa main à un homme. Il y a un instant, je notais qu'en serrant la main d'autrui, j'atteignais, au-delà du contact matériel, l'être spirituel de mon semblable. Eh bien ! en touchant la main de Jésus qui matériellement n'était pas essentiellement différente de nos mains, ses contemporains entraient en contact avec l'âme humaine du Fils éternel de Dieu, et avec sa vie divine. Voilà, à proprement parler, le mystère de l'Incarnation ! La matière est devenue le réel symbole de la vie divine et le Christ, signe de Dieu par excellence parmi les hommes pouvait dire à juste titre : « Qui m'a vu, a vu aussi le Père. » Dans le corps humain de Jésus, la Vie de la Sainte Trinité est devenue présente car Jésus est toujours le vrai Fils de Dieu. Ah ! comprenez-vous à quelle éminente dignité a été élevée la matière ? A travers elle s'exprime, non plus seulement notre propre vie spirituelle humaine, notre vie intellectuelle, affective, mais voilà que dans la chair du Christ s'exprime la vie divine elle-même ! Et en toute vérité, nous pourrons parler du corps divin, de la chair divine, du cœur divin de Jésus, parce que, par l'Incarnation, *la matière,* en quelque sorte, *a été consacrée en Jésus.*

Et précisément parce qu'il a jadis, il y a 1900 ans, consacré la matière dans sa propre chair humaine divine, *le Verbe de Dieu pourra, encore actuellement, rattacher la vie divine à des choses matérielles.* Déjà, durant sa vie terrestre, il avait choisi certains gestes et certaines paroles pour communiquer aux hommes le don de sa vie divine. Maintenant, il a chargé l'Eglise, qui continue sa mission sanctificatrice, d'accomplir en son nom ces actions : ce sont les sacrements grâce auxquels nous pouvons toujours rencontrer le Christ et prendre contact avec son humanité sainte.

L'action sacramentelle, comprenez-le bien, *c'est un geste du Christ lui-même toujours présent dans son Eglise.* Certes, l'Eglise s'acquitte de sa mission sanctificatrice par l'intermédiaire de certains hommes qu'on appelle les ministres du sacrement. Mais ils ne sont que des intermédiaires, des délégués du Christ. Quand je baptiserai, tout-à-l'heure, après la messe, quand mon confrère de la paroisse voisine baptisera, c'est le Christ toujours qui baptisera parce que dans les sacrements c'est toujours le Christ lui-même qui agit par nous. Et vous avez raison de chanter au *Credo* de votre messe : *« Credo in unum baptisma... »* Je crois en un seul baptême, le baptême que donne le Christ.

Voulez-vous, m. f., une comparaison xxe siècle pour vous donner une juste idée du rôle des sacrements ? Eh bien ! comparez-les non pas au moteur qui produit de l'électricité, mais au câble qui sert à transporter le courant électrique de la centrale au réseau de distribution, ou mieux encore, à l'instrument dont se sert l'artiste pour produire une œuvre d'art. L'artiste, ici, c'est N.-S. Jésus-Christ. Les actions sacramentelles du ministre, c'est-à-dire ses gestes, ses paroles, les choses dont il se sert (pain, vin, eau, huile) ce ne sont que des instruments destinés à produire cette œuvre d'art incomparable : l'épanouissement de la Vie divine dans vos âmes.

Vous le constatez, l'accusation de magie tombe maintenant d'elle-même. Car nos sacrements ne sont pas de pauvres actions humaines qui auraient la prétention ridicule de contraindre la divinité à nous accorder ses faveurs. *L'action sacramentelle, c'est un geste divin,* un geste du Christ lui-même qui prolonge ainsi dans son Eglise, son Corps mystique, la mission sanctificatrice de son Incarnation.

* *

L'humanité sainte du Christ avait été comme le premier sacrement, le grand sacrement. Tous les autres en découlent comme de leur source. Oh ! n'ayons pas honte nous catholiques, de nos sacrements. Bien au contraire soyons-en fiers, car après l'Incarnation et la Rédemption qu'ils prolongent pour en appliquer les résultats, ils sont la grande merveille de notre catholicisme.

Puissiez-vous toujours mieux les apprécier pour mieux en profiter. *Amen.*

A L'ECOLE DES SAINTS

I

Conversion de saint Paul
(25 janvier)

LE ZÈLE POUR LA CONVERSION DES PÉCHEURS

Au dernier pèlerinage du Rosaire à Lourdes (1948), — qui est avec le National le plus grand rassemblement de foules dans la cité des apparitions, aujourd'hui quelque 50.000 pèlerins — S. S. Pie XII avait fixé comme intention générale de « prier pour la conversion des ennemis de l'Eglise, afin d'obtenir que la Vierge immaculée ouvre leurs yeux à la lumière, et qu'ils mettent enfin au service de la vérité et de la justice le zèle que leur aveuglement leur fait déployer contre le Christ et son Corps mystique ».

Le mot d'ordre put paraître étrange à quelques-uns. Ils se rappelaient telle ou telle prière de l'Eglise : celle-ci par exemple des *Litanies des Saints* : « Daignez humilier les ennemis de la Sainte Eglise, nous vous en prions, écoutez-nous », — ou celle-ci encore pour l'Eglise qui se dit si souvent à la sainte messe et dans laquelle nous demandons la destruction de toutes les hostilités et de toutes les erreurs ; — celle-là enfin contre les persécuteurs : « Ecrasez, Seigneur, l'orgueil de nos ennemis, nous vous en supplions... » Ils s'en étaient tenus à une première impression, ils prenaient la véhémence de la prière pour de la véhémence contre les adversaires de l'Eglise, ils confondaient l'extirpation des fausses doctrines avec l'extermination des fauteurs d'erreurs.

La recommandation de Pie XII nous rappelle au contraire à la véritable attitude que doit prendre, vis-à-vis des persécuteurs, le chrétien qui est l'enfant de Dieu, l'enfant d'un Père qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

Rien n'illustre mieux la sagesse de cette consigne du Pape que la conversion de l'apôtre S. Paul que l'Eglise célèbre par une fête spéciale. Nous voyons là sur le vif le magnifique résultat de cette vraie charité chrétienne envers les ennemis de Dieu. Saint Paul s'est converti et il a retourné son zèle au service de l'Eglise.

I. — *La conversion de saint Paul*

« Priez, disait le Pape, pour la conversion des ennemis de l'Eglise, afin d'obtenir que la Vierge immaculée ouvre leurs yeux à la lumière... »

Dès ses débuts l'Eglise s'est trouvée en butte à la persécution : S. Pierre et S. Jean sont arrêtés et traduits devant le Sanhédrin (Actes, IV) ; bientôt tous les apôtres sont jetés en prison et battus de verges avant d'être relâchés (Actes, V) ; enfin le diacre S. Etienne inaugure la série des innombrables martyrs de l'Eglise (Actes, VII).

Le récit de ce premier martyre pour la cause du Christ et de son Eglise s'achève sur ces mots : « Or, Saul avait approuvé le meurtre d'Etienne... Et Saul ravageait l'Eglise ; pénétrant dans les maisons, il en arrachait les hommes et les femmes et les faisait jeter en prison » (Actes, VII, 60 et VIII, 3).

Saul apparaît donc comme l'ennemi nº 1 de l'Eglise primitive, comme son persécuteur le plus acharné, comme le grand meneur de ce jeu sanglant.

Or que fait l'Eglise contre ce plus redoutable ennemi du nom de Jésus ? Supplie-t-elle Dieu qu'il le fasse disparaître de la scène du monde ? Demande-t-elle sa mort ?

Ecoutez la prière d'Etienne, dont « Saul avait approuvé le meurtre », prière où s'exprime le sentiment de la jeune Eglise. C'est sa suprême prière pareille à celle de son Maître sur la croix. Il rassemble ce qui lui reste encore de force sous l'avalanche de pierres qui l'écrase et il dit : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché » (Actes, VII, 60).

Et sa prière est exaucée.

Ce jour-là Saul est en route vers Damas. Il respire encore la menace et la mort contre les disciples du Seigneur (Actes, IX, 1).

Mais sur ce chemin de Damas le guette la miséricorde de Dieu, implorée par Etienne et par l'Eglise.

Comme Damas est en vue, une lumière céleste l'environne ; il tombe à la renverse ; une voix retentit à ses oreilles qui dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?

Et alors s'engage cet émouvant dialogue que nous connaissons bien.

— Qui êtes-vous, Seigneur ?

— Je suis Jésus que tu persécutes. Il n'est pas bon pour toi de regimber contre l'aiguillon.

— Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

— Lève-toi et entre dans la ville ; là on te dira ce que tu dois faire.

A Damas un disciple de Jésus, Ananie, informé par Dieu dans une vision, s'en vint vers Saul : « Saul, mon frère, lui dit-il, le Seigneur Jésus qui t'a apparu sur le chemin par lequel tu venais, m'a envoyé pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli de l'Esprit-Saint. » Au même instant, il tomba des yeux de Saul comme des écailles et il recouvra la vue. Il se leva et fut baptisé (Actes, IX).

Non seulement les yeux de son corps, mais aussi ceux de son âme se sont ouverts à la lumière. Œuvre manifeste de la grâce de Dieu. Mais œuvre d'une grâce obtenue par la prière d'Etienne et par la charité d'Ananie qui appelle le persécuteur son frère.

II. — *Le zèle de saint Paul*

« Priez, poursuivait le Pape, pour la conversion des ennemis de l'Eglise, afin d'obtenir de la Vierge immaculée... qu'ils mettent enfin au service de la vérité et de la justice le zèle que leur aveuglement leur fait déployer contre le Christ et son Corps mystique. »

Comme elle a été aussi magnifiquement exaucée cette charité de l'Eglise primitive dans l'histoire de la conversion de S. Paul.

Dès sa conversion le voici à l'œuvre. « Saul passa quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas, et aussitôt il se mit à prêcher dans les synagogues que Jésus est le Fils de Dieu. Tous ceux qui l'entendaient étaient dans l'étonnement et disaient : « N'est-ce pas lui qui persécutait à Jérusalem ceux qui invoquent ce nom et n'est-il pas venu ici pour les conduire chargés de chaînes aux Princes des prêtres ? Cependant Saul sentait redoubler son courage et il confondait les Juifs de Damas, leur démontrant que Jésus est le Christ » (IX, 20-22).

Et ce ne fut là qu'un début. Son apostolat fut d'une telle envergure qu'il lui a mérité à un titre spécial et comme son nom propre d'être appelé « *l'Apôtre* ».

Bien plus, si profonde et si étendue fut son action qu'on ne pourrait concevoir l'Eglise sans lui. Il l'a marquée de son empreinte. Il a été vraiment ce que le Seigneur disait de lui à Ananie : « Cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les nations, devant les rois et devant les enfants d'Israël » (Actes, IX, 15).

C'est à ce point qu'il est associé à jamais dans notre culte au chef même de l'Eglise, S. Pierre, celui que Notre-Seigneur a établi le fondement, le gardien et le docteur de son Eglise. « Pierre et Paul ne seront jamais séparés dans la vénération, la reconnaissance et la prière de l'Eglise. Jamais l'un ne sera invoqué publiquement sans qu'il soit fait mention de l'autre..., lorsque le Souverain Pontife parlera *ex cathedra*, il s'appuiera toujours sur l'autorité de S. Pierre, mais aussi sur celle de S. Paul... » (Mgr Sagot du Vauroux, *S. Paul).*

Si les premiers chrétiens avaient demandé à Dieu la mort de cet adversaire de son nom, Saul, et l'avaient obtenue par leurs instantes prières, cela eut fait un ennemi de moins contre l'Eglise. C'eut été quelque chose certes, surtout qu'il s'agissait d'un ennemi de marque, d'un meneur, d'un chef. Mais que c'eut été peu de chose à côté de sa conversion qui a mis au service de cette Eglise tout le dynamisme de cette âme de feu, son prestige dans les milieux rabbiniques, l'attention que provoque toujours une conversion surtout quand c'est celle d'un homme en vue comme en témoigne l'étonnement des gens de Damas : « N'est-ce pas lui qui persécutait à Jérusalem tous ceux qui invoquent le nom de Jésus ? »

* *

Notre-Seigneur en route vers Jérusalem a envoyé quelques disciples en estafettes pour préparer les étapes de son voyage. Un bourg samaritain, à cause de cette antipathie bien connue entre gens de Jérusalem et gens de Samarie, se refuse à donner l'hospitalité à Jésus et à ses apôtres. Révoltés, Jacques et Jean n'y vont pas par quatre chemins : « Seigneur, disent-ils, voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel et les consume ? » — Mais le Maître se tourne vers eux et d'un mot les ramène à des sentiments plus justes : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ! Le Fils de l'homme est venu non pour perdre les vies d'hommes mais pour les sauver » (Luc, IX, 51-56).

Beaucoup de chrétiens ont à réapprendre aujourd'hui de quel esprit nous sommes, de l'esprit de Notre-Seigneur, de l'esprit de Jésus qui est venu pour relever et pour sauver. Devant les audaces des ennemis de Dieu, dans la violence des luttes qui opposent bons et mauvais, à cause de l'inquiétude sur l'enjeu de ces batailles, il ne manque pas de chrétiens qui appelleraient l'extermination des méchants. Ils croiraient par là servir la cause de Dieu et de l'Eglise.

Toute autre doit être l'attitude d'un chrétien. Comme son Maître, ce qu'il faut qu'il désire, qu'il demande, qu'il obtienne, à force de prières et de sacrifices, c'est la conversion de ces âmes ignorantes, égarées, trompées, et qu'il fasse tout, mais d'abord qu'il apporte le témoignage d'une vie réellement chrétienne en vue de cette grâce de conversion.

Et ce n'est pas la moindre leçon que nous donne l'histoire de la Conversion de S. Paul dont cette fête commémore et ravive le souvenir.

II

Saint François de Sales
(29 janvier)

BIENHEUREUX LES DOUX, CAR ILS POSSÉDERONT LA TERRE

Cette béatitude de l'Evangile vient naturellement et tout de suite à la mémoire à la seule pensée de S. François de Sales.

Chaque enfant a eu sa vertu dominante caractéristique. Il l'a à ce point personnifiée et comme incarnée qu'on ne peut prononcer son nom sans penser à cette vertu. Pour tous, même pour les moins instruits, S. François d'Assise est le saint de la pauvreté, S. Vincent de Paul celui de la charité, Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus celle de la voie d'enfance spirituelle.

S. François de Sales est le saint de la douceur. Bossuet qui prononça son panégyrique en la fête des Saints Innocents, pouvait débuter par ces mots : « Laissons un spectacle de cruauté pour arrêter notre vue sur l'image de la douceur. »

Puisque le culte des saints doit nous porter à imiter leurs vertus, en cette fête de S. François de Sales arrêtons-nous surtout à ce trait le plus saillant de sa physionomie. Nous l'écouterons nous dire comme S. Paul : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ », du Christ qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

A son école nous sera rappelée une double leçon : le prix et la récompense de la douceur.

I. — *Le prix de la douceur*

Elle s'achète au prix fort, plus élevé peut-être que beaucoup d'autres vertus. Car son exercice est quotidien. Elle est la monnaie courante de la charité.

Sans doute ceux-là exagèrent-ils qui croient et qui disent que notre cher Saint fut par nature un homme de violence comme il devint par vertu un héros de douceur. Ni dans son milieu, ni dans son tempérament, ni dans sa vie, rien ne justifie pareille assertion. Qui prouve trop ne prouve rien.

Il n'empêche qu'il eut à se faire violence pour atteindre à cette maîtrise de lui-même et à cette aménité vis-à-vis d'autrui que comporte la vertu de douceur.

On pourrait en relever plus d'une preuve, non seulement dans sa vie d'enfant et d'étudiant, c'est-à-dire à la période de formation, mais encore plus tard, dans son ministère de prêtre et d'évêque.

Ainsi tel 27 juillet 1606 qu'il allait faire ses dévotions à un sanctuaire de la T. S. Vierge. « Le cortège, raconte son plus récent historien, Mgr Trochu, s'était arrêté sur le chemin ; le prélat, qui avait l'oreille fine, entendit un bel esprit du cru chuchoter : « Hé ! ces jours-ci, notre prélat va visiter une grande parleuse et une grande raisonneuse. — Laquelle donc ? interroge son voisin. — Mais, répondit le hâbleur, vous ne savez donc pas que Monseigneur se rend à N.-D. de la Gorge et à N.-D. du Cerveau ? » — Ce niais jouait sur les mots, l'évêque de Genève devant aller effectivement à N.-D. de la Gorge, près des abîmes de la Diosaz, et le 28 à N.-D. de Servoz, presque au pied du Mont-Blanc. La facétie indigna le saint évêque. Quittant sa douceur ordinaire, il prit un sérieux plein de zèle et de respect pour l'honneur dû à la Mère de Dieu, corrigea publiquement et âprement le railleur, et lui ordonna d'offrir en amende honorable un flambeau de cire

blanche en chacune de ces deux églises, car, disait-il, elle est Notre-Dame du cerveau, et du cœur, et des yeux et de tout ce que nous sommes, selon le corps et l'âme » (Mgr Trochu, t. II, p. 211-212).

On dira peut-être qu'il s'agit d'une sainte colère, pareille à celle de Notre-Seigneur chassant les vendeurs du Temple. Le bon évêque de Genève ne se trouve pas personnellement offensé. C'est le fils très aimant de Marie qui prend la défense de sa Mère.

Et c'est vrai. Mais chez nous, jusque dans notre zèle le plus louable se mêlent parfois des mouvements de nature. Et il est bien mal aisé de faire le partage de la grâce et de la nature.

Aussi bien nous avons ses propres aveux et ceux de ses confidents. Ste Jeanne de Chantal, sa fille spirituelle de prédilection dont il devait faire la première supérieure de l'Ordre de la Visitation a raconté qu'il lui dit une fois : « qu'il avait été attentif trois années pour acquérir cette sainte vertu ». Et encore devait-il parler d'une attention plus soutenue, d'un effort plus tendu, d'une surveillance de tous les instants. En fait il s'y appliqua bien plus longtemps, puisqu'il fit un autre jour la confidence qu'il avait eu bien de la peine à l'acquérir en l'espace de vingt ans.

Et les plus heureuses nature savent d'expérience ce qu'il faut de « patience et de longueur de temps », pour acquérir cette aménité de parole, de geste, de cœur en toute circonstance et envers tout le monde, surtout dans une vie remplie comme fut celle de l'évêque de Genève. Dans de telles conditions, c'est plutôt la douceur native qui tournerait en impatience. Il faut les motifs surnaturels, la volonté de plaire à Dieu et d'imiter Notre-Seigneur, le secours demandé de la grâce pour en arriver à ce chef-d'œuvre de douceur qu'a réalisé un S. François de Sales.

II. — *La récompense de la douceur*

Long et courageux effort mais qui trouve dès ici-bas sa récompense.

L'homme de douceur trouva cette récompense d'abord en lui-même par la domination de son naturel et la pleine maîtrise de sa sensibilité. Cette douceur que l'orgueil du surhomme nietzschéen et ce qu'on appelle « l'américanisme » estiment une faiblesse ou, comme ils disaient, une vertu passive, est en réalité une force ; la *plénitude de la force,* a écrit le P. Gratry. Aussi bien toute vertu, le mot l'indique, est une force.

On le vit bien en cette occasion tragique pour notre saint, quand le duc de Nemours vint mettre le siège devant Annecy. La population qui craignait pour son évêque le fit prévenir et lui conseilla la fuite. — « Non, mes enfants, je ne me séparerai pas de vous et, s'il le faut, je souffrirai avec vous. Je serai toujours à mon devoir, Dieu aidant. Si on sonne Vêpres, j'irai ; si j'ai des dépêches à faire, je les ferai ; si on prend la ville d'assaut, je suis entre les mains de la Providence. »

Sa douceur lui permettait d'illustrer ainsi de son exemple l'enseignement qu'il donnait : « Il ne faut jamais perdre le calme, quoi qu'il arrive, puisque c'est Dieu qui fait tout, et qu'il ne fait rien que pour notre bien. Notre-Seigneur met notre confiance à l'épreuve, mais il ne manque jamais à ceux qui s'abandonnent à sa providence. »

L'homme de douceur trouve aussi cette récompense en dehors de lui par la conquête irrésistible des volontés et des cœurs, même réticents et rebelles de prime abord. C'est la promesse faite par N.-S. à ceux qui sont doux : « Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre », c'est-à-dire les cœurs. François de Sales exprimera cette béatitude dans une formule souvent citée : « On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre. »

Sa douceur lui gagna son père. Longtemps M. de Boisy s'opposa à la vocation de son fils. Non ! ce fils ne pouvait sacrifier le bel avenir qui l'attendait dans le monde. Il essaya donc de circonvenir sa jeunesse et son ambition par l'offre d'un beau mariage et la perspective des hautes fonctions de sénateur. Devant le calme et la douceur que François opposait à ses objections et à ses délais, vaincu, M. de Boisy finit par céder.

Sa douceur lui gagna sa population du Chablais. Population difficile. Le calvinisme avait dressé une barrière entre elle et l'Eglise. S'il ne put réussir à convertir Théodore de Bèze, successeur de Calvin, prisonnier de son passé et de ses amis, que d'autres hérétiques notables et que d'âmes égarées il ramena dans le bercail de l'Église !

Sa douceur lui gagne encore aujourd'hui les esprits et les cœurs. Ce défunt parle encore par ses admirables ouvrages que sont l'*Introduction à la vie dévote* et le *Traité de l'amour de Dieu.* Du premier on a dit qu'il était le plus beau livre sorti de la main des hommes, après l'*Imitation de Jésus-Christ.*

Il lui arrivait qu'on lui faisait grief de sa mansuétude. Ce jour par exemple qu'on l'avait prié de faire la leçon à un jeune homme qui ne le méritait que trop et qu'il traita avec beaucoup de douceur : « Que voulez-vous, répliqua-t-il pour se justifier, j'ai fait ce que j'ai pu pour m'armer d'une colère qui ne pèche point ; j'ai pris mon cœur à deux mains et je n'ai pas eu la force de le lui jeter à la tête. Et puis, je craignais d'épancher en un quart-d'heure ce peu de liqueur de mansuétude que je tâche depuis vingt-deux ans de recueillir, comme une rosée, dans le vase de mon cœur. »

Il en savait trop l'efficace pour lui et pour son apostolat. C'était son arme. Il ne voulait pas s'en dessaisir.

* *

Fêtons aujourd'hui notre Saint par des chants et des prières. Les saints ont droit à notre culte et à nos invocations. Mais n'oublions pas qu'ils ont droit plus encore à l'imitation de leurs vertus. Alors, essayons de faire passer dans notre vie un peu de cette douceur qui fut la vertu dominante de S. François de Sales et qui est comme la fleur exquise de la charité.

Vertu difficile, à cause de son exercice continuel et répété, même aux natures les mieux douées et aux tempéraments les plus placides.

Vertu difficile, mais vertu largement récompensée, même ici-bas, puisqu'elle nous donne de régner sur les cœurs, sur le nôtre et sur celui de ceux avec qui nous avons à vivre ou à traiter.

Et nous ferons par là en même temps œuvre d'apostolat, si nécessaire à l'heure actuelle. Nous serons vraiment les disciples de notre Maître doux et humble de cœur et les enfants de Dieu qui ressemblent à leur Père et le font connaître et aimer. Un autre saint, S. Vincent de Paul, ne disait-il pas : « Qu'êtes-vous donc, ô mon Dieu, puisque Monseigneur de Genève est si bon ! »

III

Saint Jean Bosco

(31 janvier)

ZÉLATEUR DE MARIE AUXILIATRICE

Mes frères,

Un prêtre de notre temps, grand dévot de Notre-Dame et zélateur du rosaire, dont la cause est introduite à Rome, l'abbé Georges Bellanger, avait coutume de dire : « Je voudrais vous voir concrétiser votre dévotion à la Sainte Vierge dans une consécration, dans une image et aussi dans une prière. »

Pour S. Jean Bosco ce fut le culte de Marie Auxiliatrice, de celle qu'on invoque dans les litanies sous le titre de « *Secours des chrétiens* ».

Cet insigne apôtre de la jeunesse fut une âme profondément mariale ; il se mit avec amour et humilité dans la dépendance de la T. S. Vierge. L'année qui précéda sa mort, un jour de mai 1887, il avait célébré la messe à l'autel de N.-D. Auxiliatrice, dans l'église nouvelle du Sacré-Cœur à Rome. Son secrétaire, le P. Viglietti, qui l'assistait, et l'avait remarqué ému jusqu'aux larmes au cours de cette messe, se permit de lui demander à la sacristie : « Pourquoi, Don Bosco, étiez-vous si ému en disant la messe ? Vous n'avez fait que pleurer !

— C'est que, répondit le saint, tout au long du sacrifice j'ai revu, évoqué devant mes yeux, le songe de mes neuf ans : tu sais celui qui a décidé de toute ma vie : ces gamins vicieux offensant le Seigneur, leur mue en bêtes féroces, puis leur transformation en agnelets dociles, la divine bergère, ses conseils de bonté et de douceur. Une phrase surtout résonnait obstinément à mon oreille, celle que la douce Bergère du troupeau m'avait dite quand je la pressais de me livrer la clef du songe : « *Un jour, en son temps, tu comprendras.* » Soixante-quatre ans ont passé depuis. J'ai compris maintenant. Oh ! oui, j'ai compris : *je vois tout ce qu'à deux la Vierge et Don Bosco ont fait, la Vierge surtout.* »

Ainsi, au soir de sa vie, le saint de la jeunesse témoignait de son union de toujours à la Sainte Vierge, de sa dépendance à son service, de son activité toute entière à ses ordres.

Ce n'est pas par hasard qu'il éprouva si fortement cette impression à l'autel de N.-D. Auxiliatrice. Marie, secours des chrétiens, fut le titre de la Vierge qu'il affectionna entre tous. Nous en trouvons dans sa vie trois grands témoignages : 1° la basilique de Marie-Auxiliatrice, à Turin ; — 2° les Filles de Marie-Auxiliatrice ; — 3° l'œuvre des vocations tardives sous le manteau de la Vierge Auxiliatrice.

I. — *La basilique de Marie Auxiliatrice*

Tous les visiteurs de l'œuvre de S. Jean Bosco à Turin revoient cette magnifique basilique de Marie Auxiliatrice, l'église-mère de la Congrégation, sorte de phare vers lequel les Salésiens, répandus aujourd'hui de par le monde — ils sont à l'heure actuelle près de 16.000, en 48 pays du globe — regardent pour recevoir lumière et courage.

Les successeurs de Don Bosco ont dû avec le temps lui apporter des agrandissements ; mais elle fut et reste l'œuvre du saint.

Il l'avait entrevue dans un songe providentiel une nuit de mars 1846 — comme S. Joseph, c'est en songe qu'il eut la révélation des grands événements de sa vie et d'abord de sa vocation d'apôtre de la jeunesse malheureuse. — Il avait vu successivement la chapelle primitive, le hangar au toit surbaissé de la maison Pinardi ; puis la deuxième chapelle, beaucoup plus vaste, celle de S. François de Sales ; enfin, l'église immense de N.-D. Auxiliatrice.

Un jour pourtant, il l'aperçut, non dans l'inconsistante vision d'un rêve, mais dans la masse solide de ses pierres et de ses marbres... Après six ans de quêtes et de loteries, de miracles répétés, de jeu serré contre les pouvoirs publics.

Car il avait commencé et continué sans le sou, à la façon de tous les saints, uniquement confiant en la Providence : « C'est la Sainte Vierge qui veut ce temple. Elle y pourvoira. » Un don du Pape et d'une pieuse personne avaient payé l'achat du terrain. Mais les travaux commencés, à l'approche de la paie de la quinzaine, Don Bosco n'avait pas le moindre argent. On l'appelle près d'un malade. Il y va, trouve une malade prête à un sacrifice pour retrouver la santé, lui recommande sa neuvaine infaillible : trois *Pater, Ave, Gloria* et le *Salve Regina*.

Et le saint de nous raconter ce qui est le début et la suite de l'histoire de la construction de la basilique de Marie Auxiliatrice.

« On commençait seulement la neuvaine, et nous étions déjà au dernier jour avant la paie : le soir même je ne devais pas donner moins de mille francs aux terrassiers. Je vais pourtant voir notre malade, dont la guérison était toute ma ressource. Anxieux et troublé, je sonne à sa porte. La domestique m'ouvre et m'annonce toute joyeuse que sa maîtresse était parfaitement guérie, qu'elle avait déjà fait deux promesses et qu'elle était déjà allée à l'église pour remercier le Seigneur. Tandis que la servante racontait ces choses en hâte, apparaît sa maîtresse elle-même, radieuse. « Je suis guérie ! Je suis déjà allée remercier la *Madonna Santissima*. Venez, prenez ce petit paquet que je vous ai préparé. C'est ma première offrande, mais ce ne sera pas la dernière, sûrement ! » Je prends le paquet, je retourne chez moi, je le vérifie et j'y trouve cinquante napoléons d'or, juste les mille francs dont j'avais besoin... On pourrait affirmer que chaque coin, chaque pierre de ce saint édifice rappelle un bienfait, une grâce obtenue de la Reine du ciel. »

Il n'était pas au bout de ses peines. La politique s'en mêla. N.-D. Auxiliatrice c'est la Vierge de Lépante et de Pie VII, la Vierge de l'Eglise en danger. Ce vocable sous lequel Don Bosco plaçait sa nouvelle chapelle ne dissimulait-il pas des arrière-pensées politiques à un moment où le pouvoir temporel du Pape était menacé ? Don Bosco joua serré. Il apaisa l'autorité publique. Et pourtant, c'était bien pour attirer la protection de Marie sur l'Eglise qu'il avait voulu sa basilique. Ne disait-il pas : « Les temps sont mauvais, nous avons besoin que son secours nous aide à conserver et à défendre la foi. »

II. — *La Congrégation des Filles de Marie Auxiliatrice*

Mais il rêve aussi d'un autre ex-voto à Marie Auxiliatrice, d'un temple qui ne soit pas de la main des hommes, d'un temple fait de ces pierres vivantes et choisies dont parle la liturgie de la fête de la Dédicace. Ce fut cette Congrégation de religieuses qu'il baptisa « *les Filles de Marie Auxiliatrice* ». Il leur disait : « Vous serez les pierres d'un monument vivant et immortel que je veux élever à la Vierge en gage de reconnaissance pour ses innombrables